

Importance du territoire souterrain dans la guérilla

Autor(en): **Pittard, Jean-J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **114 (1969)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343480>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Importance du territoire souterrain dans la guérilla

Quand on parle chez nous de guérilla, il faut bien savoir si on la conçoit comme moyen essentiel, quasi *unique*, d'assurer notre défense nationale militaire ou comme moyen complémentaire de l'action de grandes formations, sous forme de « guerre de chasse » (CT. 51, Treizième chapitre. Nouvelle CT, valable dès 1969, chapitre F VII, chi 491-499).

S'il s'agit de la première conception, les réserves les plus expresses doivent être faites à son sujet: exigüité du territoire national, couverture du sol insuffisante, développement du réseau routier, densité de la population, partant facilité de représailles par l'ennemi, etc. On ne saurait alors l'admettre que dans une ultime phase de la défense nationale militaire, quand la défense organisée a été mise hors de cause.

S'il s'agit de « guerre de chasse » au sens de la CT, il faut au contraire souligner toute la valeur, tout le rendement de ce procédé de combat, à condition qu'on l'utilise, comme dirait M. de La Palice, ce qui n'est — dans nos thèmes, dans nos exercices et manœuvres — pour ainsi dire jamais le cas.

Par exemple, songeons au dernier service actif où, la Br fr 2 mise à part, rien n'était, à notre connaissance, sérieusement préparé dans toute l'Armée¹, car cela doit être préparé.

Mft

Aujourd'hui, dans un conflit armé, l'action de la guérilla, longtemps niée par de grands stratèges de la guerre classique, est devenue tellement importante que l'on voit d'immenses armées à l'équipement moderne, disposant d'une formidable puissance de feu, tenues en échec par des hommes dont le nombre, l'armement et les services sont ridiculement petits par rapport aux moyens mis en œuvre par leur ennemi².

Des guerres qui, d'après certains spécialistes, auraient dû être très courtes au regard de la disproportion des forces, s'éternisent des années durant sans amener de résultat appréciable... Dans ces conditions, on est obligé, plus que jamais,

¹ Car la « guerre de chasse » ne date pas de la CT 1951, elle a été lancée chez nous, vers 1927, par le colonel Roger de Diesbach et par lt-colonel Jules Borel, devenus les deux depuis officiers-généraux. (Réd.)

² Mais dans quel *pays* et dans quel *terrain*?! Mft.

de tenir compte et d'étudier les moyens utilisés par un peuple déterminé à sauvegarder son intégrité.

A ce propos, et sur le plan militaire, la guerre du Viet-nam doit être pour nous, Suisses, un encouragement à la résistance : un petit peuple, avec des moyens relativement modestes, peut tenir tête à une des plus grandes puissances de cette planète qui, à un moment donné et devant ses échecs répétés, en est arrivée à se demander si elle ne serait pas finalement obligée d'utiliser les « moyens atomiques », ce qui, sur le plan de la guerre, la déconsidérerait gravement aux yeux de tous les pays du monde...

Pour les guérilleros, l'importance du territoire souterrain est considérable : on le voit, par exemple, au Viet-nam. Mais, chez nous, en Europe, qu'en a-t-il été ?

Afin d'en avoir une idée, relevons quelques faits qui se sont passés lors de la dernière guerre. Et tout d'abord un cas typique, celui du viaduc d'Anthéor, sur la ligne Marseille-Nice. En 1943, un objectif pareil, en bordure immédiate de la mer, semble avant tout justiciable des canons d'un ou plusieurs croiseurs embossés à quelques milles au large. En fait, le commandement allié préféra envoyer des bombardiers d'Afrique du Nord opérer la destruction. L'attaque échoua. Quelques villas du voisinage furent seules soufflées... Une deuxième attaque menée par des bombardiers lourds partis probablement de Corse (600 km de parcours au lieu de 1600) fut encore insuffisante, bien que les avions aient pu descendre jusqu'à 200 m au-dessus de leur objectif. Enfin nous apprenons que le 14 novembre 1943, des partisans, dissimulés dans des cavernes et parmi les rochers des alentours, ont fait sauter trois arches du pont d'Anthéor. L'auteur d'un article intitulé « Stratégie et tactique » écrit à ce sujet : « Ce résultat prouve que la répartition des missions entre les moyens que le commandement met à sa disposition est la condition première d'une saine économie des forces. Les deux premières expéditions aériennes, coûteuses, n'ont pas atteint leur but. La troisième, exécutée de terre, a été plus efficace et ne se solda par aucun frais inutile ».

Ce simple exemple permet de concevoir combien les partisans ont avantage à pouvoir se dissimuler dans un territoire souterrain, sûr et connu d'eux seuls, où ils peuvent attendre la meilleure occasion d'agir.

Sur le plan de la propagande clandestine, si préjudiciable à l'ennemi, certaines grottes peuvent jouer un grand rôle, illustré par le fait suivant. Durant le dernier conflit européen, les agents de la Gestapo, malgré d'intensives recherches, ne réussirent pas à trouver une imprimerie clandestine éditant des tracts et des journaux interdits, car cette importante entreprise avait été installée par les résistants français dans une caverne naturelle profonde de 30 m : à l'intérieur du rocher le bruit des machines n'était pas perceptible et la grotte, parfaitement bien dissimulée dans le paysage, était inconnue de la plupart des gens...

Le rôle des cavernes dans la guerre

Dans une région montagneuse, l'existence des cavernes est généralement peu connue : seuls des chasseurs, des braconniers, des bergers et quelques rares touristes en savent la présence. Quant à la position et aux dimensions de ces grottes, les rares indications fournies par les quelques habitants du pays qui sont au courant sont presque toujours fantaisistes : on conçoit dès lors la grande difficulté que présente le repérage de ces abris en période troublée, les enquêtes se heurtant à l'ignorance ou au mauvais vouloir de la population. Et chercher au hasard dans d'immenses territoires montagneux et forestiers est une opération longue, périlleuse et décevante...

On voit tout l'avantage que peuvent tirer de telles conditions des partisans connaissant bien le pays. Ils peuvent se cacher dans des abris connus d'eux seuls, y accumuler des vivres, des armes et des munitions. L'entrée est souvent petite : des broussailles y poussent quelquefois en abondance et camouflent ainsi naturellement la grotte : de là, on peut voir sans être vu !

Certaines de ces cavernes, placées à la base de parois de rocher, dominant de vastes étendues de plaine, constituant de splendides postes d'observation. L'entrée, fréquemment cachée par des arbres ou des ressauts de rocher, est très difficile à voir, même d'un avion.

Si, pour des raisons tactiques, les partisans doivent abandonner temporairement leur refuge, l'ennemi a moins de chance de découvrir une grotte qu'un chalet (ce dernier est indiqué sur les cartes, ce qui n'est généralement pas le cas pour les grottes ignorées même des topographes), et s'il la découvre, il ne peut pas l'incendier à titre de représailles!

Si les guérilleros peuvent tirer un grand parti du territoire souterrain, tant des grottes, gouffres et cavernes que des travaux artificiels, soit tunnels, galeries, puits, etc., il est évident que ce même territoire souterrain peut être exploité par des armées régulières. C'est ainsi qu'en 1939 les grandes mines se trouvant près de la frontière franco-allemande ont été le théâtre de multiples travaux d'approche entre des unités qui semblaient devoir être immobilisées dans une guerre de position. A ce sujet on se souvient des nombreux épisodes de la guerre souterraine, de la guerre de sape, durant les années 1914-1918.

Dans le conflit de 1939-1945, les cavernes jouèrent également un rôle important.

En Crimée, les Allemands utilisèrent de vastes abris sous roche pour protéger leur matériel de la vue et des coups de l'aviation adverse. A Sébastopol, les Russes se servirent de nombreuses cavernes pour se cacher, d'abord, puis pour attaquer brusquement leur ennemi sur ses arrières.

Lors de la bataille de Salerne (1943), les Allemands se dissimulèrent dans les nombreuses grottes du pays, évitant ainsi le bombardement massif (bombardement combiné par marine et aviation) des troupes canadiennes; puis, tombant brusquement sur leur ennemi qui ne les avait pas vus, ils le forcèrent à reculer. Avant la bataille d'Italie, la Wehrmacht avait installé des ateliers souterrains dans de vastes cavernes des Apennins

du Sud, afin d'y réparer du matériel lourd et d'y procéder au montage de moteurs à l'abri des bombardements.

En Yougoslavie, les Allemands eurent énormément de peine à attaquer et à détruire de nombreux groupes de partisans ayant établi leurs bases opérationnelles dans des grottes profondes, peu visibles et d'accès difficile. A leur tour, ils utilisèrent beaucoup de ces abris naturels pour y cantonner et s'y dissimuler: de là, ils organisèrent des expéditions contre les groupes de partisans.

En Haute-Savoie, dans l'Ain et dans bien d'autres parties de la France, de nombreux groupes appartenant au mouvement de la Résistance utilisèrent de semblable façon de multiples grottes. Et dans ce pays aussi, la Wehrmacht se servit également du territoire souterrain.

La population civile, de son côté (et cela est important dans la conception de la guerre totale) tient à se réfugier, quand elle le peut, dans ces abris naturels défiant tous les bombardements. Citons la Kluterhoelen, en Westphalie, où la population se réfugia pendant la guerre de Trente ans pour échapper aux bandes qui ravageaient le pays. Cette immense excavation naturelle, longue de 8 km, a été réutilisée en 1943 par les gens désireux d'échapper aux bombardements alliés. Dans ce but, les autorités y avaient fait installer l'électricité. En Italie, nombreuses furent les cavernes employées de cette façon. De même, en 1964, au cours du conflit de Chypre, de nombreuses familles turques ne purent trouver un asile sûr que dans des grottes.

Au Yémen, en 1966, c'est dans une grotte, parmi un chaos rocheux, que la Croix-Rouge installa un service hospitalier, le mettant ainsi à l'abri d'une aviation qui n'avait guère de respect pour son emblème! Dans ce même pays, c'est également dans une grotte naturelle que le Prince Hassan Ibn Hussein installa son quartier général.

Ainsi, sans vouloir remonter à la préhistoire où bien des cavernes servirent de refuges et de positions fortifiées à nos lointains ancêtres, ni à l'Antiquité ou au Moyen Age où elles

jouèrent également un grand rôle, nous pouvons constater que ces sortes de fortifications naturelles ont conservé toute leur valeur jusqu'à nos jours. Rappelons, entre autres et en passant, l'importance qu'ont eue dans les Cévennes, au cours des guerres de religion, de nombreuses cavernes. L'une d'entre elles, la fameuse Grotte des Protestants, s'ouvre dans le massif du Cingle, au-dessus de Saint-Hippolyte-du-Fort, et domine un immense secteur de la vallée du Vidourle. Ce remarquable nid d'aigle était bien fait pour suivre les diverses péripéties militaires. D'abondantes provisions pouvaient être entassées dans cet abri imprenable où, ce qui était capital, le ravitaillement en eau était facile car il suffisait de la puiser dans une source se trouvant au fond de la grotte.

Nous avons surtout parlé ici des cavités naturelles qui peuvent rendre de grands services à de petits groupes de combattants ou à quelques éléments de la population civile. Bien qu'il s'agisse aussi de souterrains, il ne saurait être question dans cet article des vastes travaux exécutés en sous-sol pour le compte des armées modernes : fortifications, ateliers, dépôts de vivres, de munitions et de carburants, abris civils, etc., tels que nous en connaissons chez nous. « Les nouvelles de l'OTAN » (janvier 1968) nous rappellent à ce propos les grands travaux entrepris notamment en Norvège et en Suède et qui ont consisté à creuser profondément dans le rocher de vastes abris destinés à la protection de la population, à l'installation d'industries, de vastes magasins et d'administrations tant civiles que militaires. Dans son numéro de septembre 1968, cette revue donne des détails sur le centre souterrain de Glons construit pour la défense aérienne de l'OTAN. Un autre exemple de ce type est l'extraordinaire QG de la défense aérienne nord-américaine (N.O.R.A.D.), véritable cité souterraine d'une superficie de deux hectares, creusée dès 1961 dans l'intérieur du mont Cheyenne, près de Colorado Springs (Montagnes Rocheuses) ¹.

¹ Il ne faut pas oublier le « Centre Opérationnel des Forces Aériennes Stratégiques » françaises de Taverny (20 km N-NW du centre de Paris, voir R.M.S., septembre 1967, p. 385). Réd.

Quelques sabotages souterrains faciles

Le territoire souterrain peut, dans de nombreux cas, se prêter admirablement bien à des actes de sabotage qui peuvent être très graves.

Un cas de sabotage où les guérilleros peuvent obtenir un succès facile en pays occupé est l'interruption des lignes souterraines de téléphone ou de télégraphe que ne peuvent découvrir les aviateurs. Pour cela il leur faut connaître exactement les positions et les entrées des chambres souterraines du téléphone où la rupture des câbles peut s'effectuer en toute tranquillité. Ces chambres sont établies à certaine distance les unes des autres pour la surveillance et pour les embranchements des lignes téléphoniques souterraines. Ces excavations, situées généralement en bordure de route, ne sont pas visibles dans la plupart des cas: seuls les agents des PTT les discernent et comme il s'en trouve dans des régions éloignées de toute surveillance, il n'est pas difficile à ceux qui savent leur emplacement exact d'accomplir la mission reçue.

L'interruption momentanée ou définitive de nombreuses exploitations que l'on peut atteindre par le sous-sol n'est de même pas très difficile. Citons en premier lieu les usines hydro-électriques et leurs nombreuses installations souterraines (tunnels de dérivation où il est facile de s'introduire, tunnels d'amenée, fenêtres d'accès, souterrains conduisant aux châteaux d'eau ou aux chambres de vannes; galeries pénétrant sous les barrages, etc.).

Les nombreuses galeries de captage des eaux alimentant une ville ou une garnison peuvent aussi donner lieu à des travaux de destruction faciles à faire dans la nuit et le silence.

Une habile obstruction d'un égout important peut déclencher une épidémie... et les surveillants d'un égout n'y vont pas tous les jours!

Les lignes de chemin de fer d'un certain âge peuvent être atteintes dans plusieurs tunnels grâce à des travaux oubliés dont il ne reste même plus de traces visibles de l'extérieur

(souvent à cause de la végétation), tels que galeries de décharge ou canalisations provisoires pour l'évacuation des eaux.

Les grosses conduites de gaz, provenant d'usines envoyant leur produit au loin, peuvent, en certains endroits, être atteintes dans des chambres souterraines de contrôle.

Ces quelques considérations nous montrent bien tout le parti que peuvent tirer les guérilleros d'une connaissance parfaite d'un territoire souterrain permettant de graves destructions.

Bien des installations souterraines secondaires sont facilement oubliées et nous pensons tout particulièrement aux fenêtres d'accès des tunnels de chemins de fer et surtout des grands canaux d'amenée d'eau aux conduites forcées. Ces travaux qui avaient un but au moment de la construction (décharge, aération) ne servent plus à rien et sont généralement dissimulés aux regards par des arbres ou des buissons. Mais il arrive aussi qu'on néglige l'existence de la conduite principale! Un cas semblable s'est produit dans les gorges du Triège sur la ligne Martigny-Châtelard. A cet endroit, au cours du conflit 1939-45, la route et le chemin de fer avaient été minés, mais on n'avait pas pensé à l'existence d'un aqueduc passant plus haut dans ces gorges. Or il s'agissait du vaste canal souterrain d'amenée d'eau à très faible pente allant du Châtelard au château d'eau de Salvan et ce canal mesure 2 m × 2 m! Après avoir coupé l'eau, une troupe (avec même de l'artillerie) aurait donc pu, venant de la frontière, investir Salvan et sa région derrière les positions du Triège... Après plus d'une année, on s'aperçut de cet oubli et on mina également l'aqueduc.

Reconnaisances souterraines

La connaissance, l'utilisation et l'adaptation au terrain est pour une armée une question essentielle. En pays de montagne le terrain prend une importance plus grande encore et la notion du territoire souterrain, aussi bien naturel qu'artificiel, s'intègre dans cet ensemble. C'est pourquoi, chez nous, lors du dernier service-actif, la Brigade de Montagne 10, en collabo-

ration avec la Société Suisse de Spéléologie, avait créé un Service des Reconnaissances Souterraines (SRS Br Mont 10) dont le but était de repérer et de faire un inventaire aussi complet que possible de toutes les grottes, cavernes, gouffres, tunnels et souterrains divers situés sur son territoire.

Par ce qui précède, on constate en effet qu'il est nécessaire de reconnaître sur place, non seulement les *cavernes naturelles* et les divers systèmes de *grottes*, mais encore les *mines* en exploitation ou abandonnées, de même que certaines *carrières*, les *souterrains* historiques ou non, les anciens *égouts*, ainsi que ceux qui sont en service actuellement (à condition qu'ils soient praticables).

Nous avons vu plus haut les possibilités de sabotage des *chambres souterraines* des téléphones qu'il est nécessaire de repérer exactement.

Il faut savoir où se trouvent les *fenêtres d'accès* aux *canaux d'amenée* des usines hydro-électriques et les autres travaux souterrains de ces entreprises (*tunnels de dérivation*, *tunnels d'inspection*, etc.).

Certains *tunnels* de chemins de fer sont intéressants à étudier, et surtout leurs dispositifs d'aération et les *galeries de décharge* établies lors de la construction. Il ne faut pas oublier les *tunnels abandonnés* (cas du Menouve, par exemple).

Il est utile de relever les *galeries de captage* des importantes sources d'eau potable ou d'eau industrielle, ainsi que certains *puits*.

Parfois des *caves* d'importance très variable sont creusées dans le rocher; il peut être utile de les signaler.

Il faut mentionner encore les *gorges étroites*, les *failles* importantes, de même que les vastes *abris sous roche* (barmes).

La question primordiale de l'eau potable, si importante pour une armée, soit que l'on veuille éviter sa pollution, soit au contraire que des partisans ou des émeutiers désirent l'empoisonner, nécessite la connaissance du *réseau hydrographique souterrain* qui, en pays calcaire est souvent très compliqué. Une importante contribution à la solution de ce problème

sera donnée par l'étude des *gouffres* et des *abîmes*, de même que par celle des *pertes* de ruisseaux ou de rivières et des *résurgences*. De leur côté, les *glacières naturelles* et les *puits à neige* ne sont pas sans intérêt.

Comme on le voit par cette simple énumération, le territoire souterrain à explorer, à étudier et à connaître, peut être très vaste et très varié et cette étude ne doit pas être sous-estimée.

Jean-J. PITTARD

Chronique suisse

A propos d'un « trop célèbre » Office

Rendant compte des récents débats du Conseil national relatifs au budget de la Confédération pour 1969, le chroniqueur du journal ayant « le plus fort tirage des quotidiens romands » a cru bon de lancer une attaque perfide contre l'Office Armée et Foyer. Mentionnant une intervention concernant le budget de ce service, il a jugé opportun de parler du « trop célèbre Office Armée et Foyer », sans justifier son affirmation.

Ayant demandé des explications complémentaires à l'intéressé, nous avons été stupéfait de constater son *manque d'information total*¹, d'où son absence d'objectivité. Pour ce journaliste — dont on peut par ailleurs apprécier diverses qualités — les récentes déclarations officielles concernant Armée et Foyer exhalent « une attitude généralement conservatrice, voire réactionnaire, méfiante à l'endroit de tout ce qui menace le plus rigide statu quo politique, soucieuse avant tout de préserver la « terre de toujours » des influences susceptibles de la transformer ».

Quiconque tient ce langage ignore tout d'Armée et Foyer, de la direction donnée par le colonel-brigadier Privat qui, justement, a réussi à éliminer des tendances, certes discutables, qui se manifestaient il y a quelques années, en Suisse allemande notamment.

Armée et Foyer n'a pas d'autre but que de rappeler — hors de toute influence politique, hors de toute tentative de manipulation des esprits — que, dans notre pays, nous avons pris — d'autres avant nous — la décision ferme, définitive, de défendre certaines valeurs spirituelles, humaines, matérielles, politiques aussi, qui con-

¹ C'est nous qui soulignons, bien qu'il n'y ait là rien d'étonnant du point de vue de l'« ignorance militaire » de la plupart de nos journalistes ! Mft.